

roi Arthur et ses compagnons de guerre, était un souvenir des chevaliers de l'ancienne Gaule, qui, s'estimant tous égaux entre eux, s'asseyaient autour d'une table ronde, parce que là il n'y a ni première, ni dernière place. Probablement aussi les Gaulois affectionnaient-ils cette forme, parce que le cercle était pour eux une forme sacrée et la figure du monde. La Table ronde redevint un signe d'égalité pour les chevaliers du moyen âge. « Autour de la Table ronde, tous sont égaux, tous sont au haut bout », dit un trouvère normand.

Un personnage fameux de ces poèmes rappelait davantage encore l'ancienne Gaule : c'était le prophète Merlin, qui vivait dans les forêts de chênes, comme les druides d'autrefois, et possédait tous leurs secrets. Les prophéties qu'on lui attribuait devinrent comme des articles de foi pour le peuple dans toute la chrétienté, et chacun y chercha, pendant des siècles, les événements de l'avenir. Ces poèmes furent appelés *romans*, parce qu'ils étaient écrits dans l'une ou l'autre des deux langues appelées romanes, le français du Nord et le français du Midi. Ce nom de roman s'étendit, par la même raison, aux poèmes sur les héros francs, et s'appliqua plus tard, comme nous le faisons aujourd'hui encore, à tous les récits d'aventures imaginaires. Dès ce temps-là, on commençait d'écrire des romans en prose à côté des romans en vers.

C'est à partir des romans de la *Table ronde* que l'amour n'a plus cessé de faire le principal intérêt des romans. Les femmes, qui ne font pas grande figure dans la *Chanson de Roland* ni dans les autres anciens romans sur les héros francs, prennent, au contraire, la première place dans les romans qui proviennent du pays de Galles. La reine Genièvre, Iseult aux blonds cheveux, et bien d'autres, ont été aussi célébrées par nos pères que les déesses de la mythologie par les Grecs et les Romains. Le prophète Merlin lui-même dans sa sauvage solitude au fond des bois, a pour compagne une fée dont il est aimé, et les poètes racontent qu'il s'est laissé, pour lui complaire,

enfermer par elle dans un cercle magique, afin qu'il ne puisse jamais la quitter.

Les amours d'Iseult la blonde avec le héros Tristan sont le sujet du plus beau des poèmes de la *Table ronde*, le *Tristan*, aussi gracieux et aussi touchant que la *Chanson de Roland* est héroïque. L'auteur paraît avoir été un trouvère normand appelé Thomas; on croit que Théroulde, l'auteur de la *Chanson de Roland*, était Normand aussi. Entre tous les trouvères ou poètes français du Nord, un Champenois, nommé Chrestien de Troyes, a gardé le plus de renom par le grand nombre de ses poèmes remplis de belles aventures imitées des Gallois et des Bretons. Il écrivait dans la seconde moitié du XII^e siècle.

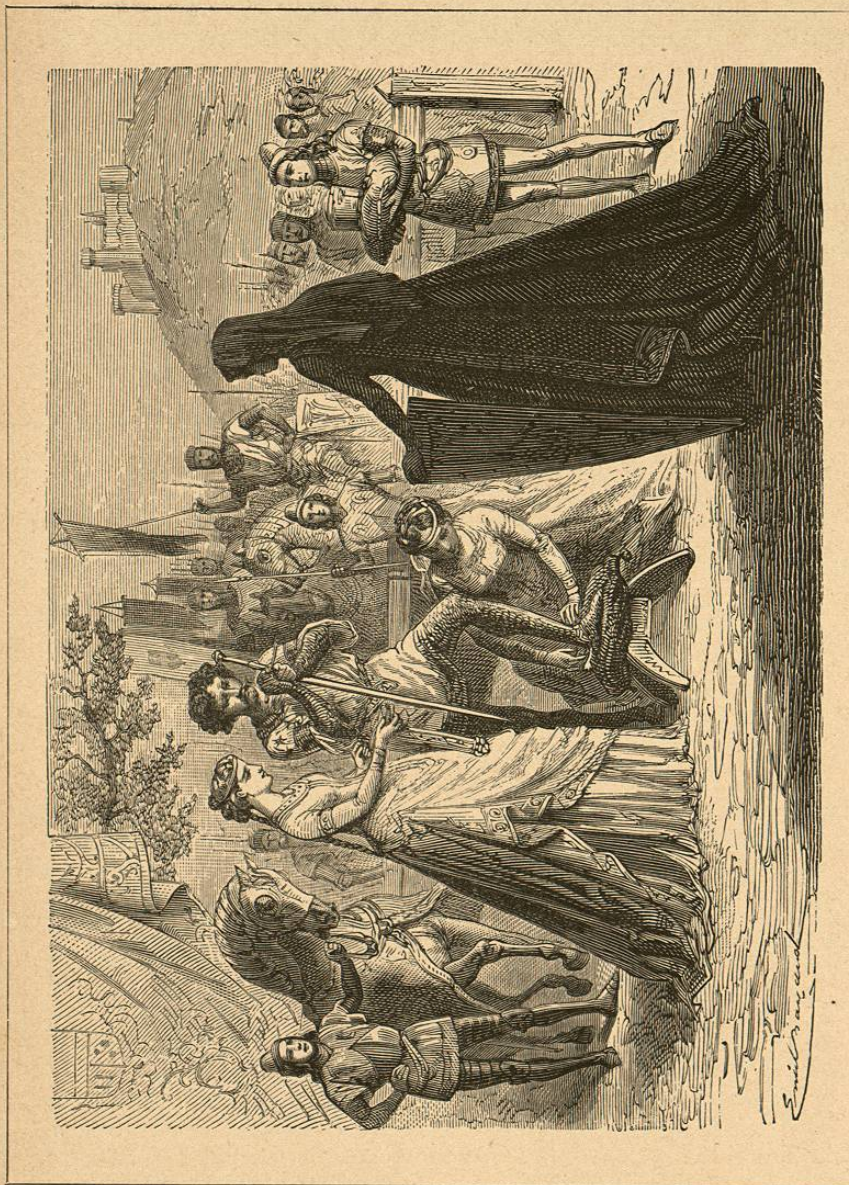
Les idées sur les femmes et sur l'amour, toutes différentes de celles que l'on avait eues jusqu'alors, en même temps qu'elles remplissent les romans de la *Table ronde*, transforment l'esprit et les usages de la chevalerie.

IV

C'est dans nos régions méridionales, que la société chevaleresque prend le plus brillant aspect, le développement le plus étendu et le caractère le plus populaire qu'il lui soit donné d'atteindre. Là, toutes les circonstances favorisent son essor. Le Midi est moins féodal, moins ecclésiastique, moins scolastique. Dans la France proprement dite, dans l'Angleterre normande, en Allemagne, l'institution chevaleresque ne s'étend pas en dehors de la caste nobiliaire. Dans nos provinces aquitaines, septimaniennes, provençales, ainsi qu'en Italie et en Espagne, l'institution n'est point fermée aux patriciens des villes, ni même, d'une manière absolue, aux hommes sortis des

classes inférieures, et les sentiments chevaleresques pénètrent fort avant dans la bourgeoisie et affectent plus ou moins la masse entière du peuple. Les troubadours ne parlent guère d'un honorable bourgeois en d'autres termes qu'ils feraient du gentilhomme le plus accompli. Les rapports des villes et des châteaux sont là tout autres qu'ailleurs. La bourgeoisie du Nord ne participa que plus tard, et moins directement, à la civilisation morale issue de la chevalerie.

L'existence des troubadours est plus animée, plus brillante que celle des trouvères : leur personnalité est plus marquée dans l'histoire. La tradition a conservé les aventures plus ou moins authentiques d'un grand nombre d'entre eux avec un soin qu'on ne retrouve pas dans le Nord pour leurs rivaux, si dignes pourtant de mémoire. La plupart des trouvères, au XII^e siècle, sont des clercs, déserteurs de la scolastique, contraste qui rend d'autant plus admirables la grâce et la douceur de leurs chants. Les troubadours, eux, sortent de toute origine : beaucoup de bourgeois, quelques clercs, plusieurs enfants de la dernière classe du peuple. Sous le laurier poétique, disparaissent les distinctions de naissance. Beaucoup de troubadours de la moyenne ou parfois de la plus basse condition passent leur vie à chanter leurs vers, sur la harpe, de château en château, de cour en cour, fêtés, récompensés avec magnificence, traités avec déférence par les grands barons, par les princes, qui se disputent l'honneur d'attacher à leur personne les poètes les plus renommés. Les femmes accueillent avec plus d'enthousiasme encore ces chantres qui élèvent si haut la gloire de leur sexe. Maint troubadour est le rival des princes auprès des plus hautes dames, et plus d'un prince soutient dignement la lutte avec les propres armes du poète. Bon nombre de petits seigneurs font plus, et quittent leurs manoirs pour mener la vie des troubadours. Une confraternité poétique s'établit entre tous ces chanteurs de conditions si diverses : tous y gagnent, et la société plus que tous. Malgré ces dissonances et ces contradictions qu'il faut tou-



ARMEMENT D'UN CHEVALIER PAR LES DAMES

jours présupposer quand on parle du moyen âge, il s'épanouit dans les mœurs une fleur d'élégance, une grâce inconnues.

Dans le Midi, le développement de la chevalerie pousse à l'égalité entre noble et bourgeois; dans le Nord, à l'égalité seulement entre nobles, ce qui tient précisément à ce que les municipalités du Midi, plus aristocratiques que celles du Nord, ont beaucoup plus de points de contact avec la noblesse. Au nord de la Loire, la noblesse et la bourgeoisie sont deux mondes à part.

Malgré les nuances qui distinguent la France proprement dite de la Gaule méridionale, malgré la supériorité sociale du Midi sous certains rapports, les principes, les sentiments, les formes, le langage de la chevalerie sont identiques des deux côtés de la Loire. C'est une révolution générale et simultanée que celle qui introduit, dans les usages comme dans les idées de la société du moyen âge, un élément nouveau, et presque aussitôt dominateur, à côté de l'élément purement guerrier et de l'élément religieux. Le cérémonial de l'initiation chevaleresque, profondément modifié par l'Église au XI^e siècle, est modifié non moins profondément, au XII^e, par les nouvelles idées relatives aux femmes.

Après le serment prêté, ce sont maintenant des dames qui arment le chevalier : une dame l'aide à passer le haubert; une dame lui ceint l'épée; une dame lui chausse les éperons d'or, emblème de la rapidité avec laquelle il doit voler au secours du sexe le plus faible et de tous les opprimés. Les dames ont aussi désormais tous les honneurs des tournois et des fêtes chevaleresques. L'émulation qu'excite leur présence imprime à ces jeux belliqueux un caractère sans exemple dans le passé : leurs applaudissements et leurs sourires sont la plus précieuse récompense des *mieux faisant*; on porte à la joute, et de là sur le champ de bataille, un ruban, une tresse de la bien-aimée; on combat pour faire triompher ses couleurs; la gloire n'est plus que le chemin de l'amour; et les femmes sont, d'ailleurs, les arbitres de la gloire. C'est de la main d'une dame, de la reine du